

DU MÊME AUTEUR

- H.P. Lovcraft – contre le monde, contre la vie*, Le Rocher, 1991 ; J'ai Lu, 1999.
- Rester vivant – méthode*, La Différence, 1991.
- La poursuite du bonheur*, La Différence, 1991.
- Extension du domaine de la lutte*, Maurice Nadeau, 1994 ; J'ai Lu, 1997.
- Le sens du combat*, Flammarion, 1996.
- Rester vivant suivi de La poursuite du bonheur* (édition revue par l'auteur), Flammarion, 1997.
- Interventions*, Flammarion, 1998.
- Les particules élémentaires*, Flammarion, 1998 ; J'ai Lu, 2000.
- Renaissance*, Flammarion, 1999.
- Lanzarote*, Flammarion, 2000.
- Plateforme*, Flammarion, 2001 ; J'ai Lu, 2002.
- La possibilité d'une île*, Fayard, 2005 ; J'ai Lu, 2013.
- Préface à Auguste Comte, *Théorie générale de la religion*, Mille et une nuits, 2005.
- Ennemis publics* (avec Bernard-Henri Lévy), Flammarion/Grasset, 2008 ; J'ai Lu, 2011.
- Interventions 2*, Flammarion, 2009.
- Poésie (Rester vivant, Le sens du combat, La poursuite du bonheur, Renaissance)*, J'ai Lu, 2010.
- La carte et le territoire*, Flammarion, 2010 ; J'ai Lu, 2012.
- Configuration du dernier rivaige*, Flammarion, 2013.
- Non réconcilié – anthologie personnelle 1991-2013*, Gallimard, 2014.

www.michelhouellebecq.com

Michel Houellebecq

Submission

Flammarion

Après le départ de Myriam, je demeurai seul pendant plus d'une semaine ; pour la première fois depuis que j'avais été nommé professeur, je me sentis même incapable d'assurer mes cours du mercredi. Les sommets intellectuels de ma vie avaient été la rédaction de ma thèse, la publication de mon livre ; tout cela remontait déjà à plus de dix ans. Sommets intellectuels ? Sommets tout court ? À l'époque en tout cas je me sentais *justifié*. Je n'avais fait depuis que produire de brefs articles pour le *Journal des dix-neuviémistes*, et parfois, plus rarement, pour le *Magazine littéraire*, lorsqu'il y avait une actualité correspondant à mon domaine d'expertise. Mes articles étaient nets, incisifs, brillants ; ils étaient généralement appréciés, d'autant que je n'avais jamais de retard sur les dates de remise. Mais cela suffisait-il à justifier une vie ? Et en quoi une vie a-t-elle besoin d'être justifiée ? La totalité des animaux, l'écrasante majorité des hommes vivent sans jamais éprouver le moindre besoin de justification. Ils vivent parce qu'ils vivent et voilà tout, c'est comme ça qu'ils raisonnent ;

ensuite je suppose qu'ils meurent parce qu'ils meurent, et que ceci, à leurs yeux, termine l'analyse. Au moins en tant que spécialiste de Huysmans, je me sentrais obligé de faire un petit peu mieux.

Lorsque les doctorants me demandent dans quel ordre il convient d'aborder les œuvres d'un auteur auquel ils ont décidé de consacrer leur thèse, je leur réponds à chaque fois de privilégier l'ordre chronologique. Non que la vie de l'auteur ait une réelle importance ; c'est plutôt la succession de ses livres qui trace une sorte de biographie intellectuelle, ayant sa logique propre. Dans le cas de Joris-Karl Huysmans, le problème se posait évidemment avec une acuité particulière en ce qui concerne *À rebours*. Comment, lorsqu'on a écrit un livre d'une originalité aussi puissante, qui demeure inouï dans la littérature universelle, comment peut-on continuer à écrire ?

La première réponse qui vient à l'esprit est bien sûr : avec la plus extrême difficulté. Et c'est en effet ce qu'on observe, dans le cas de Huysmans. *En rade*, qui suit *À rebours*, est un livre décevant, il ne pouvait en être autrement, et si l'impression négative, la sensation de stagnation, de décrue lente ne suppriment pas complètement le plaisir de lecture, c'est que l'auteur a eu cette idée brillante : raconter, dans un livre condamné à être décevant, l'histoire d'une déception. Ainsi, la cohérence entre le sujet et son traitement emporte l'adhésion esthétique, bref on s'ennuie un peu mais on continue à lire, alors qu'on sent bien que ce ne sont pas seulement les personnages qui sont *en rade* lors de leur désolant séjour à la campagne, mais aussi Huysmans lui-même. On

aurait presque l'impression qu'il tente un retour au naturalisme (le naturalisme sordide de la campagne, où les paysans se révélaient encore plus abjects et cupides que les Parisiens) s'il n'y avait ces récits oniriques qui, entrecoupant le récit, le rendent définitivement mal fichu et inclassable.

Ce qui permit finalement à Huysmans, dès le roman suivant, de sortir de l'impasse, est une formule simple, éprouvée : adopter un personnage central, porte-parole de l'auteur, dont on suivra l'évolution sur plusieurs livres. Tout cela, je l'avais clairement exposé dans ma thèse ; mes difficultés avaient commencé ensuite, parce que le point central de l'évolution de Durrat (et de celle de Huysmans lui-même), de *La-bas*, dans les premières pages duquel il prononçait ses adieux au naturalisme, jusqu'à *L'oblat*, en passant par *En route* et *La cathédrale*, c'était la conversion au catholicisme.

Il n'est évidemment pas facile, pour un athée, de parler d'une suite de livres ayant pour sujet principal une conversion ; de même, si l'on suppose quelqu'un qui n'aurait jamais été amoureux, auquel ce sentiment serait tout à fait étranger, il aurait certainement du mal à s'intéresser à un roman consacré à cette passion. En l'absence de véritable adhésion émotionnelle, le sentiment qui s'imposait peu à peu à l'athée confronté aux aventures spirituelles de Durrat, à ces mouvements aléatoires de retrait et d'irruption de la grâce qui constituaient la trame des trois derniers romans de Huysmans, c'était malheureusement l'ennui.

C'est à ce moment de mes réflexions (je venais de me réveiller et je buvais du café, en attendant que

Le jour se lève) qu'une idée, extrêmement déplaisante me vint : de même qu'à rebours était le sommet de la vie littéraire de Huysmans, Myriam était sans doute le sommet de ma vie amoureuse. Comment parviendrais-je à surmonter la perte de mon amante ? La réponse était vraisemblablement que je n'y parviendrais pas.

En attendant la mort il me restait le *Journal des dix-neuviémistes*, la prochaine réunion avait lieu dans moins d'une semaine. Il y avait la campagne électorale, aussi. Beaucoup d'hommes s'intéressent à la politique et à la guerre, mais j'appréciais peu ces sources de divertissement, je me sentais aussi politisé qu'une serviette de toilette, et c'était sans doute domage. Il est vrai que, dans ma jeunesse, les élections étaient aussi peu intéressantes que possible ; la médiocrité de l'« offre politique » avait même de quoi surprendre. Un candidat de centre-gauche était élu, pour un ou deux mandats selon son charisme individuel, d'obscures raisons lui interdisant d'en accomplir un troisième ; puis la population se lassait de ce candidat et plus généralement du centre-gauche, on observait un phénomène d'*alibermanne démocratique*, et les électeurs portaient au pouvoir un candidat de centre-droit, lui aussi pour un ou deux mandats, suivant sa nature propre. Curieusement, les pays occidentaux étaient extrêmement fers de ce système électif qui n'était pourtant guère plus que le partage du pouvoir entre deux gangs rivaux, ils allaient même parfois jusqu'à déclencher des guerres

afin de l'imposer aux pays qui ne partageaient pas leur enthousiasme.

La progression de l'extrême-droite, depuis, avait rendu la chose un peu plus intéressante en faisant glisser sur les débats le frisson oublié du fascisme ; mais ce n'est qu'en 2017 que les choses avaient commencé à bouger vraiment, avec le second tour de la présidentielle. La presse internationale, médusée, avait pu assister à ce spectacle honteux, mais arithmétiquement inéluctable, de la réélection d'un président de gauche dans un pays de plus en plus ouvertement à droite. Pendant les quelques semaines qui avaient suivi le scrutin une ambiance étrange, oppressante, s'était répandue dans le pays. C'était comme un désespoir suffocant, radical, mais traversé çà et là de lueurs insurrectionnelles. Nombreux furent ceux, alors, qui optèrent pour l'exil. Un mois après les résultats du second tour, Mohammed Ben Abbas annonça la création de la Fraternité musulmane. Une première tentative d'islam politique, le Parti des musulmans de France, avait avorté rapidement en raison de l'antisémitisme embarrassant de son leader, qui l'avait même conduit à nouer des liens avec l'extrême-droite. Tirant les leçons de cet échec, la Fraternité musulmane avait veillé à conserver un positionnement modéré, ne soutenait la cause palestinienne qu'avec modération, et maintenait des relations cordiales avec les autorités religieuses juives. Sur le modèle des partis musulmans à l'œuvre dans les pays arabes, modèle d'ailleurs antérieurement utilisé en France par le Parti communiste, l'action politique proprement dite était relayée par un réseau

dense de mouvements de jeunesse, d'établissements culturels et d'associations caritatives. Dans un pays où la misère de masse continuait inéluctablement, année après année, à s'étendre, cette politique de maillage avait porté ses fruits, et permis à la Fraternité musulmane d'élargir son audience bien au-delà du cadre strictement confessionnel, le succès avait même été fulgurant : dans les derniers sondages, ce parti qui n'avait que cinq ans d'existence atteignait 21 % des intentions de vote, et talonnait ainsi le Parti socialiste, à 23 %. La droite traditionnelle quant à elle plafonnait à 14 %, et le Front national, avec 32 %, demeurait de loin le premier parti français.

David Pujadas depuis quelques années était devenu une icône, il n'était pas seulement rentré dans le « club très fermé » des journalistes politiques (Cotta, Elkabbach, Duhamel et quelques autres) ayant dans l'histoire des médias été considérés comme d'un niveau suffisant pour arbitrer un débat présidentiel d'entre deux tours, il avait surclassé tous ses prédécesseurs par sa fermeté courtoise, son calme, son aptitude surtout à ignorer les insultes, à recentrer les affrontements qui partaient en vrille, à leur redonner l'apparence d'une confrontation digne et démocratique. La candidature du Front national, comme celui de la Fraternité musulmane, l'agrément pour arbitrer leur échange, certainement le plus attendu de tous ceux qui précédaient le premier tour, parce que si le candidat de la Fraternité musulmane, en progression constante dans les sondages depuis son entrée en campagne, parvenait à dépasser celui du Parti socialiste, on aurait affaire à un second tour

absolument inédit, et au résultat très incertain. Les sympathisants de gauche, malgré des appels répétés, sur un ton de plus en plus comminatoire, par leurs quotidiens et hebdomadaires de référence, demeureraient réticents à reporter leurs suffrages sur un candidat musulman ; les sympathisants de droite, de plus en plus nombreux, semblaient, malgré les proclamations très fermes de leurs dirigeants, prêts à franchir la barrière, et à voter au second tour pour la candidate « nationale ». Celle-ci, donc, jouait une très grosse partie — la plus grosse partie de sa vie, sans aucun doute.

Le débat avait lieu un mercredi, ce qui ne me faciliterait pas les choses ; la veille, j'avais acheté un assortiment de plats indiens micro-ondables et trois bouteilles de vin rouge ordinaire. Des masses d'air anticyclonique s'étaient durablement installées de la Hongrie à la Pologne, empêchant la dépression centrée sur les Îles britanniques de progresser vers le Sud ; sur l'ensemble de l'Europe continentale se maintenait un temps inhabituellement froid et sec. Mes doctorants m'avaient pas mal fait chier dans la journée avec des questions oiseuses, du genre pourquoi les poètes mineurs (Moréas Corbière etc.) étaient considérés comme mineurs, qu'est-ce qui les empêchait d'être considérés comme majeurs (Baudelaire Rimbaud Mallarmé pour aller vite ; après on saute à Breton). Leurs questions n'étaient pas désintéressées tant s'en faut, c'étaient deux doctorants maigres et méchants dont l'un avait envie de faire une thèse sur Cros, l'autre sur Corbière, mais en

même temps ils ne voulaient pas se griller, je le voyais bien, ils guettaient ma réponse en tant que représentants de l'institution. Botrant en touche je leur recommandai Laforge, au statut intermédiaire.

Pendant le débat en lui-même j'ai pas mal merdé, enfin c'est surtout mon micro-ondes qui a merdé, il a inauguré un fonctionnement nouveau (tourner à toute vitesse, en émettant un son quasi subsonique, sans pour autant chauffer les aliments), ce qui fait que j'ai dû terminer mes packages indiens à la poêle, et que j'ai raté une grande partie des arguments échangés. Mais, pour ce que j'ai pu en suivre, les choses se déroulèrent avec une correction presque excessive, les deux candidats à la magistrature suprême multipliaient les marques de déférence mutuelles, ils exprimèrent à tour de rôle un immense amour pour la France, et donnaient l'impression d'être à peu près d'accord sur tout. Pourtant, dans le même temps, des affrontements éclataient à Montfermeil entre des militants d'extrême-droite et un groupe de jeunes Africains, qui ne se réclamaient d'aucune appartenance politique — des incidents plus sporadiques avaient eu lieu depuis une semaine sur le territoire de la commune, à la suite d'une profanation de la mosquée. Un site Internet identitaire devait affirmer le lendemain que les affrontements avaient été très violents, et qu'on dénombrerait plusieurs morts — mais le ministère de l'Intérieur démentit aussitôt l'information. Comme à chaque fois, la présidente du Front national et celui de la Fraternité musulmane publièrent, chacun de son côté, un communiqué où ils se désolidarisèrent avec vigueur de

ces agissements criminels. Les médias avaient réalisé quelques reportages choc deux ans auparavant, quand s'étaient produits les premiers affrontements armés, mais on en parlait de moins en moins maintenant, tout ça semblait s'être banalisé. Pendant plusieurs années, et sans doute même plusieurs dizaines d'années, *Le Monde*, ainsi plus généralement que tous les journaux de centre-gauche, c'est-à-dire en réalité tous les journaux, avaient régulièrement dénoncé les « Cassandres » qui prévoyaient une guerre civile entre les immigrés musulmans et les populations autochtones d'Europe occidentale. Comme me l'avait expliqué un de mes collègues qui enseignait la littérature grecque, cette utilisation du mythe de Cassandre était au fond curieuse. Dans la mythologie grecque, Cassandre se présente d'abord comme une très belle fille, « semblable à l'Aphrodite d'or », écrit Homère. Tombé amoureux d'elle, Apollon lui accorde le don de prophétie en échange de leurs futurs ébats. Cassandre accepte le don, mais se refuse au dieu, qui, furieux, lui crache à la bouche, ce qui l'empêchera à jamais de se faire comprendre ni d'être crue par qui que ce soit. Elle prédit ainsi successivement l'enlèvement d'Hélène par Paris, puis le déclenchement de la guerre de Troie, et avertit ses compatriotes troyens du subterfuge grec (le fameux « cheval de Troie ») qui leur permit d'emporter la ville. Elle finira assassinée par Clytemnestre, non sans avoir prévu son meurtre, ainsi que celui d'Agamemnon, qui avait refusé de la croire. En somme, Cassandre offrait l'exemple de prédictions pessimistes constamment réalisées, et il semblait bien, à

voir les faits, que les journalistes de centre-gauche ne fassent que répéter l'aveuglement des Troyens. Un tel aveuglement n'aurait rien d'historiquement inédit : on aurait pu retrouver le même chez les intellectuels, policiers et journalistes des années 1930, unanimement persuadés qu'Hitler « finirait par revenir à la raison ». Il est probablement impossible, pour des gens ayant vécu et prospéré dans un système social donné, d'imaginer le point de vue de ceux qui n'ayant jamais rien eu à attendre de ce système, envisagent sa destruction sans frayeur particulière.

Mais à vrai dire, depuis quelques mois, l'attitude des médias de centre-gauche avait changé : les violences dans les banlieues, les affrontements inter-ethniques, on n'en parlait plus du tout, le problème était simplement passé sous silence, et on avait même cessé de dénoncer les « Cassandres », qui de leur côté avaient fini par se taire. Les gens en général semblaient s'être lassés d'entendre aborder ce sujet ; et dans le milieu que je fréquentais, la lassitude était intervenue plus tôt que partout ailleurs ; il arrivait « ce qui doit arriver », voilà ce qui pouvait résulmer le sentiment général. Et, en me rendant le lendemain soir au cocktail trimestriel du *Journal des dix-neuviémistes*, je savais déjà que les affrontements de Monfermeil susciteraient peu de commentaires, pas davantage que les derniers débats précédant le premier tour de la présidentielle, et beaucoup moins que les récentes nominations universitaires. La soirée avait lieu rue Chaptal, au Musée de la vie romantique, loué pour l'occasion.

J'ai jamais depuis toujours la place Saint-Georges, ses façades délicieusement Belle Époque, et je m'arrêterai quelques instants devant le buste de Gavarni avant de remonter la rue Notre-Dame-de-Lorette, puis la rue Chaptal. Au numéro 16 s'ouvrait une courte allée pavée, bordée d'arbres, conduisant au musée.

La température était douce et les doubles portes avaient été largement ouvertes sur le jardin, je pris une coupe de champagne avant de déambuler entre les tilleuls et très vite j'aperçus Alice, elle était maîtresse de conférences à l'université de Lyon III, spécialiste de Nerval, sa robe de tissu léger imprimée de fleurs vives était sans doute ce qu'on appelle une robe de cocktail, les différences entre la robe de cocktail et la robe de soirée m'échappaient un peu à vrai dire mais j'étais certain qu'en toutes circonstances Alice aurait la robe appropriée, et plus généralement le comportement approprié, sa compagnie était très reposante, aussi n'hésitai-je pas à la saluer bien qu'elle fût en conversation avec un jeune type au visage anguleux, à la peau très blanche, vêtu d'un blazer bleu porté